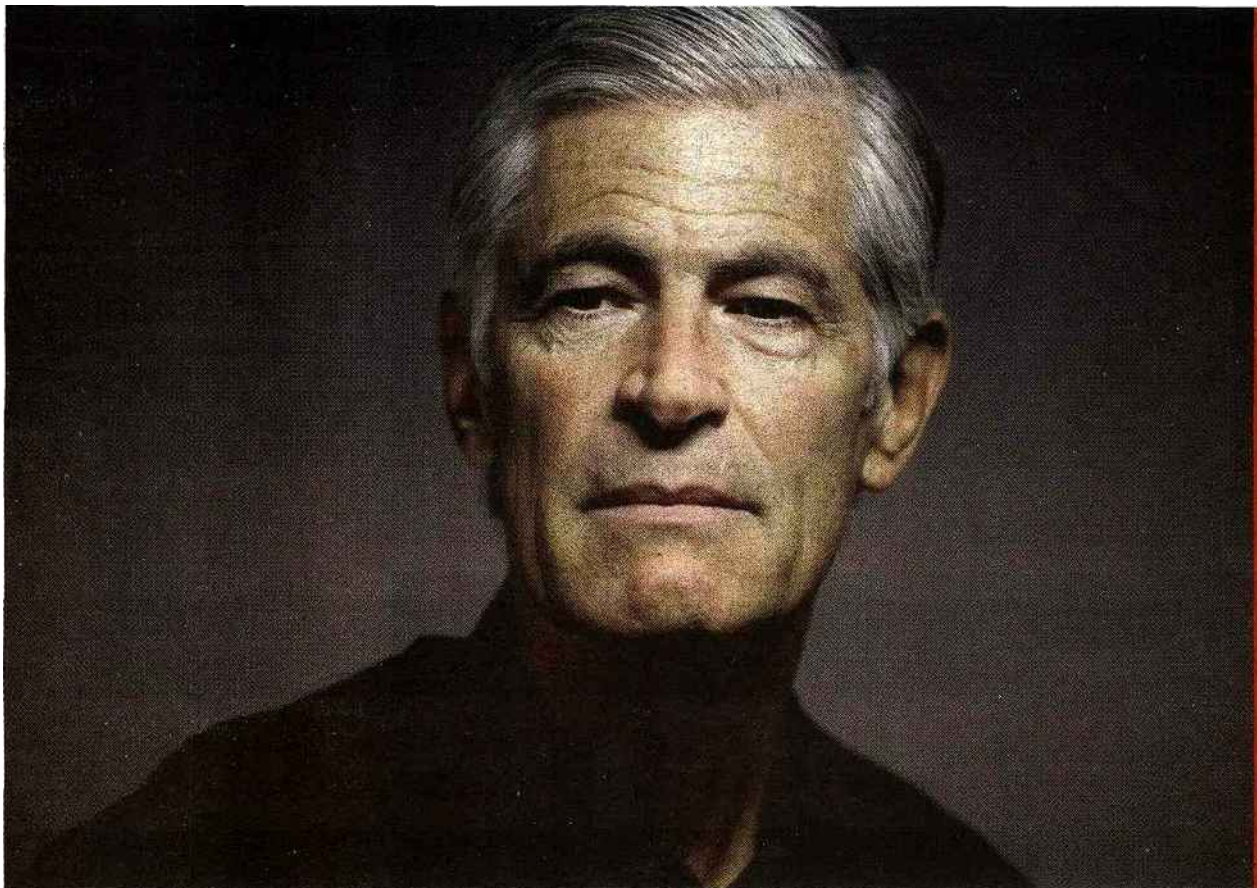


## portrait



### James Nachtwey

en 7 dates

**1948**

Naissance à Syracuse (Etat de New York, Etats-Unis).

**1976**

Photographe dans un quotidien du Nouveau-Mexique.

**1986**

Rejoint Magnum.

**1999**

Publie *l'Enfer*, sur la guerre.

**2001**

Quitte Magnum pour fonder l'agence VII.

**2002**

Exposition de 151 photos à la BNF.

**2008**

Exposition sur le sida à Paris.

## James Nachtwey

# Un mage au carnage

Star de la photographie de guerre, l'Américain, qui va au front en chemise blanche, a un côté apôtre.

**A**bou Ghraïb, le lieu de l'effroi. Un grand carrefour de la barbarie, près de Bagdad. Plusieurs kilomètres carrés de geôles dans lesquelles Saddam Hussein faisait jeter ses prisonniers politiques ou des droit commun. On y torturait, on y massacrait. Au lendemain de la chute du raïs, en avril 2003, les détenus ont pu s'enfuir et les portes se sont ouvertes. Dans la salle des exécutions, deux cordes sont encore là. Face aux potences, un sphinx est assis sur le sol, immobile, impassible, les jambes croisées. Même dans cet endroit où l'humanité n'entre pas et où l'on se sent de suite mal, James («Jim») Nachtwey cherche le meilleur angle, la meilleure lumière. Dix minutes plus tard, il est encore là. Le cadrage parfait, il l'aura : le nœud coulant d'Abou Ghraïb fera la une du magazine américain *Time*. Exagérée cette quête esthétique, cette recherche de la perfection à l'endroit même où l'horreur a culminé ? «Vous faites la même chose que moi, vous aussi, quand vous écrivez sur de tels lieux, vous cherchez à en rendre compte du mieux possible», rétorque-t-il, placidement. Ramallah, quelques années plus tôt, à l'heure de la seconde Intifada. Chaque jour, les gamins palestiniens caillaient l'armée israélienne depuis une barricade de voitures brûlées. Répliques des soldats à coups de lacrymogène ou, parfois, de vraies balles qui précipitent un gosse sur la chaussée crevassée. Et, au milieu des cris, des fumées noires, dans le tournoiement des frondes, une ombre blanche : celle d'une chemise, portée sur un jean, qui vient là aussi chaque jour et que l'on voit de loin, singulièrement exposée, comme une suprême élégance défiant la furie. «Non, ça n'a rien à voir avec l'élégance. Au contraire, le blanc aveugle. Et c'est simplement pratique. C'est la couleur que les gens de la région portent le plus. Si je suis embedded [au sein d'une armée en opération, ndr], je ne porte pas de blanc.»

Faut-il le croire ? «C'est un homme qui se protège par son élégance», dit son ami le photographe Alain Mingam, commissaire de son exposition sur les malades du sida, récemment présentée à Paris. Même dans cette galerie de ténèbres où les corps sont anéantis, réduits à des spectres à peine habités d'un ultime souffle, il y a une chasse à la beauté, à la perfection. Ce reproche lui est souvent fait. «Il n'y a point de laides amours.» Si quelqu'un trouve de la beauté dans une image, c'est qu'elle existait vraiment dans cette situation», répondait-il dans une précédente interview.

Derrière cette perfection se devine aussi une volonté d'orchestrer le chaos. Les photos, même les plus insoutenables, sont soigneusement composées, jamais prises à l'arraché. «Le paradoxe de Jim, explique MaryAnne Golan, directrice de la photo de *Time*, c'est qu'il traverse sans cesse le chaos alors qu'il n'aime pas le chaos. Alors, il l'organise dans ses photos, il le canalise en lui fournissant un cadre. Pareil avec sa vie. Elle est comme ses photos, elle ne sort pas du cadre qu'il lui donne.»

Coup d'œil au sac photo, où les appareils sont impeccablement rangés, et à la valise, où les chemises blanches sont soigneusement pliées. Tout respire l'ordre. La discrétion aussi. Jim Nachtwey aime peu parler de lui. «Un puits de pudeur», précise Mingam, dont il ne sort que lorsqu'il se sent en confiance, en retrouvant ses copains. C'est un timide, en particulier avec les filles, une timidité masquée par son extraordinaire courage.» Beau gosse, avec l'allure un peu raide de l'échassier à l'affût, il fait pourtant battre les cœurs. Mais le boulot passe avant tout. «Il peut être sans pitié s'il voit que d'autres photographes le suivent pour le copier», ajoute Mingam. Le travail terminé, peu de chances qu'on le retrouve accoudé au bar. «Au Salvador, après une journée de combat, on avait tous besoin de décompresser, d'aller dans les cafés ou les

« Je sais que si je laissais ma compassion être dépassée par l'ambition personnelle, j'aurais vendu mon âme. »

*bordels. Excepté Jim. Lui ne buvait pas, ne baisait pas... A neuf heures, il était couché», se souvient Christian Poveda, alors photo-reporter. «C'est parce que je suis totalement dévoué à mon travail, explique Nachtwey. Je connais mes limites. Comme je me lève tôt, je ne peux pas sortir le soir et être en forme le lendemain. Mais croyez-moi, je ne suis pas un moine.»*

Même si des femmes ont traversé sa vie, il y a chez lui un côté apôtre, le don de la parole en moins. D'une voix monocorde, lente, sans un mot de trop, il parle de compassion, de générosité, d'humanité – «C'est tout ce que nous avons, ce qui nous illumine», des sentiments que n'expriment guère ses confrères souvent bardés de cynisme. «En tant que photographe, la pire des choses c'est de sentir que je profite de la tragédie de quelqu'un. Cette idée me hante. [...] Je sais que si je laissais ma compassion être dépassée par l'ambition personnelle, j'aurais vendu mon âme.» Son camp, c'est celui des victimes. Il croit, de façon un peu naïve, que le monde a une conscience et qu'il revient aux journalistes de la réveiller en témoignant

des massacres et des famines. Il a des mots très durs sur l'Amérique de Bush.

Depuis 2000, il travaille aussi sur la maladie dans le monde, envisagée comme un autre champ de bataille, traitée avec la même foi. D'où l'exposition pari-

sienne. «Cette fois, on est plus dans l'icône que dans la photo. On a l'impression de corps christiques, d'images bibliques. Ses photos dépassent la réalité. Il y a aussi une grande douceur. L'une d'elle fait songer à une piété», commente Caroline Naphegyi, directrice artistique de la galerie le Laboratoire. On pense au Caravage. Ce n'est pas si étonnant chez Nachtwey, qui a fait des études d'art avant de débiter dans un quotidien du Nouveau-Mexique, puis de partir sur tous les fronts.

Sur la guerre, le meilleur des photographes actuels, le plus récompensé, a peu à dire. Pareil pour la peur, compagne obligée de quelque trente années. L'âge venant, est-elle plus prégnante? «Non. En exerçant sa volonté on peut la dominer.» A peine plus bavard sur ses blessures. En 1981, il a sauté sur une mine au Salvador. En 2004, il est victime d'une grenade en Irak, dont les éclats l'empêchent de courir et font sonner les détecteurs de métaux des aéroports. «J'avais fait un reportage sur les soldats blessés. Et je me suis retrouvé à

*mon tour du mauvais côté, emmené dans le même hélicoptère, opéré sur la même table. J'étais à la place des blessés, regardant à mon tour de bas en haut. Une expérience très dramatique.»*

Pas moins dramatique fut le 11 Septembre. Il aurait dû être à Paris quand les avions kamikazes frappent les Twins Towers, à deux blocs de chez lui. Il court sur les lieux, voit les gratte-ciel s'effondrer, la tour nord tomber sur lui. Il manque être happé, écrasé, enseveli, étouffé. Il suffoque, mâche de la cendre, respire des fumées toxiques, ce qui lui vaudra de tomber malade. Et rapporte les plus formidables photos sur la première guerre qu'il couvre dans son propre pays, sa propre ville.

Là, il a pu voir combien il était devenu un héros, une icône pour tous les jeunes photoreporters. «Plutôt que les immeubles par terre, c'était lui qu'ils photographiaient en train de photographier», raconte MaryAnne Golon. Jusqu'à ce qu'il s'énerve et leur crie qu'il y avait autre chose à prendre en photo.»

**JEAN-PIERRE PERRIN**  
photo **OLIVIER ROLLER**